

Septembre 1941

No 332

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
PUBLICATION MENSUELLE

Par delà les guerres

PAR

LE R. P. Joseph LEDIT, S. J.



Prix: 15 sous

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTREAL

Direction :
SECRÉTARIAT DE L'E. S. P.
1961, RUE RACHEL EST

Administration :
L'ACTION PAROISSIALE
4260, RUE DE BORDEAUX

1941

TOUS DROITS RÉSERVÉS



PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

Directeur: R. P. ARCHAMBAULT, S. J

(Abonnement: \$1.50 par an)

1A. L'Ecole Sociale Populaire	Arthur SAINT-PIERRE
2. L'Organisation ouvrière dans la province de Québec (2 ^e édition, 1913)	S. S. LÉON XIII
15. L'Encyclique « <i>Rerum novarum</i> »	Dr Joseph GAUVREAU
18-19. Contre l'alcool	Abbé GOUIN, P. S. S.
20-21. Un catholique social: Frédéric Ozanam	XXX
30. L'Utopie socialiste — I.	R. P. DALY, C. SS. R.
33. Les Ecoles maternelles	R. P. TRUDEAU, O. P.
40. Les Syndicats socialistes et neutres	R. P. GONTHIER, O. P.
46. A propos d'immunités	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
51. Les Avantages de l'agriculture	Abbé GOUIN, P. S. S.
53-54. Le Règne social du Sacré Cœur	Anatole VANIER
55. Le Complot coopératif	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
59. Le Clergé et les œuvres sociales	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
62-63-64. Vers les terres neuves	R. P. Edgar COLCLOUGH, S. J.
76. Nos errements agricoles	Abbé Edmour HÉBERT
86. Le Problème social et sa solution	E. S. P.
87. Les Semaines sociales	Alfred CHARPENTIER
88-89. De l'Internationalisme au Nationalisme	Antonio FERRAULT
91. L'Action sociale	R. P. VILLENEUVE, O. M. I.
92-93. La Grève et l'enseignement catholique	Edouard MONTPETIT
94. Programme d'action sociale	Mgr L.-A. PAQUET
96. L'Organisation professionnelle	Abbé Emile CLOUTIER
97. Syndicats patronaux	Abbé Edmour HÉBERT
100. Le Salaire	XXX
102. La Question des chemins de fer	Wilfrid GUÉRIN
103. Les Caisses Desjardins: œuvre sociale	E. S. P.
105. L'Organisation ouvrière catholique au Canada	E. S. P.
106. Réformes scolaires	Mgr Eugène LAPOINTE
107. Le Travail du dimanche dans notre industrie	J. W.
108. La Gaspésie	E. S. P.
110. La Société catholique de Protection	Olivier CHARIGNAN
111. Le Problème des narcotics au Canada	Paul CHARTIÉ, S. J.
112. Le Charbon au Canada	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
113-114. Le Nord qui s'ouvre	Abbé Edmour HÉBERT
115. Les Trois Etapes de la question ouvrière	R. P. J.-A. DESJARDINS, S. J.
116-117. Dans les chantiers	Dr Joseph GAUVREAU
118. La Mortalité infantile	Gérard TREMBLAY
120-121. Le Chômage	R. P. Léo BOISMENU, S. S. S.
122. L'Eucharistie et la question sociale	S. G. Mgr LAPLÈCHE
124. Le Patriotisme	E. S. P.
125. L'Apprentissage	Charles GAGNÉ
126-127. Notre problème agricole	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
128. Les Forces hydrauliques	Abbé Arm. BEAUREGARD
129. L'Art ménager	Georges BOUCHARD
130. Le Domaine rural canadien	Georges BOUCHARD
131. Les Paysans de France	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
132. La Jeune Fille et les œuvres de charité	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
133-134. Pour et contre le tabac	G.-E. MARQUIS
135. Vers l'émancipation économique	XXX
136-137. Le Travail de nuit dans les boulangeries	G.-E. MARQUIS
138. Expansion industrielle dans le Québec	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
139. Le Logement et la santé	R. P. Louis LALANDE, S. J.
142. L'Éducation de la Justice	R. P. J. SALSMANS, S. J.
143. Abolitionnisme ou Réglementation	Max. TURMANN
144. L'Actionnariat syndical	C.-J. MAGNAN
145-146. Le Conseil national d'Éducation	R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S. J.
147. Jeunes d'autrefois. Jeunes d'aujourd'hui	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
148. Éclaireurs canadiens-français	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
149-150. La Pulpe et le Papier	Alfred CHARPENTIER
51. L'Atelier syndical fermé	Rodolphe LAPLANTE
55. L'Effort économique de notre race	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
56-157. La Forêt canadienne	R. P. Paul-Emile FARLEY, C. S. C.
58. Le Caractère de l'adolescent	R. P. Léon LEBEL, S. J.
59-160. Les Allocations familiales	Abbé Maxime FORTIN
1. L'Association professionnelle	XXX
2. Fédération des Œuvres d'hygiène infantile	J.-H. RICHARDSON
3. La Réforme du calendrier	Georges BOUCHARD
4. Les Petites Industries féminines à la campagne	

PAR DELÀ LES GUERRES

par le R. P. Joseph LEDIT, S. J.

Plus d'une fois, quand nous parlions des dangers créés par les événements actuels, on nous a répondu :

a) L'Église a connu des moments encore plus terribles au cours de son histoire. Mais les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Nous pouvons donc regarder l'avenir avec confiance.

b) Dieu ne peut permettre que des nations qui ont rendu dans le passé de grands services à l'Église soient complètement perdues. Le moment présent passera. Les nations chrétiennes renaîtront.

c) La Providence régit les événements. Dieu trouvera le moyen de nous tirer des difficultés où nous nous trouvons aujourd'hui.

Néanmoins, il faut observer que les promesses du Christ s'adressent à l'Église prise dans son ensemble. L'histoire démontre que certaines régions, fidèles à une certaine époque, ont été complètement vidées de chrétiens. Qu'on songe, par exemple, à ces chrétientés d'Asie Mineure auxquelles saint Jean dédia les premiers chapitres de son Apocalypse. Il n'en reste rien.

La Providence régit sans doute les événements et tire le bien du mal. Mais Dieu s'est engagé à respecter la liberté de ses créatures. Si les hommes, par leur lâcheté, leur manque de courage et de décision, leur trop grand attachement aux biens de ce monde, laissent libre carrière à leurs ennemis, ils n'ont pas le droit de compter sur des miracles pour être délivrés des dangers qui les menacent. Aide-toi, le ciel t'aidera. Dieu fait des miracles pour délivrer les peuples qui mettent en lui une confiance ab-

solue, et qui font tous les efforts possibles pour se libérer eux-mêmes. La Providence coopère avec ses créatures. Elle ne les violente pas.

C'est pourquoi il nous a semblé qu'il était opportun d'examiner quelques épisodes historiques particulièrement importants, où les facteurs politiques et militaires entraînent de graves conséquences pour la vie religieuse elle-même. Peut-être ces considérations nous feront-elles mieux comprendre la gravité de l'heure présente, l'étendue de nos responsabilités, le devoir qui nous incombe de montrer, pour garder nos libertés religieuses, le même héroïsme ou un héroïsme encore plus grand que nos ennemis déploient à les détruire. Nous dédions ces pages aux soldats, aux marins et aux aviateurs de notre foi qui sont aux premiers rangs de la lutte. Qu'elles leur fassent comprendre combien nous comptons sur eux, combien nous admirons leur dévouement, combien nous voudrions coopérer avec eux pour que leur lutte et leur sacrifice soient à l'immense hauteur de leur idéal.

Notre étude se résume à ceci: terribles furent les contre-coups religieux des grandes guerres passées; ils le seraient encore si l'hitlérisme triomphait.

* * *

1. *Les invasions barbares.* — Il est important de revenir sur cette première victoire des peuples germaniques sur Rome. Les Allemands modernes prétendent avoir retrouvé l'idéal religieux et social qui mena leurs ancêtres à la victoire.

Le christianisme pénétra en Germanie dès les premiers siècles de son existence. A la fin du II^e siècle, saint Irénée de Lyon parlait déjà des « Églises fondées en Germanie » et les mettait sur le même pied que celles des Ibères et des Celtes, d'Orient et d'Asie. Sozomène nous rapporte

comment le christianisme fut propagé dans les forêts de Germanie par des évêques et des prêtres qui y avaient été conduits en captivité. Vers la fin du III^e siècle, Trèves était devenu un des centres principaux du christianisme dans les Gaules. Peu après, saint Athanase d'Alexandrie y passa deux ans (336-338); il vit bâtir les premières basiliques; il donna sa *Vie de saint Antoine* aux premiers moines. Saint Jérôme vint dans cette même ville pour y copier les œuvres de saint Hilaire. Saint Ambroise y vit le jour vers 340. Saint Martin de Tours y vint pour le concile de 386. L'apôtre des Gaules était né en Pannonie, pays germanique. On connaît, à cette époque, des évêques de Rhétie et du Norique. En 396, un évêque de Rouen, Victricius, alla évangéliser les bords de l'Escaut, tandis qu'à l'autre extrémité de la Germanie, les Marcomans, établis en Souabe, recevaient l'Évangile; leur reine, Frigithil, fut en correspondance avec saint Ambroise, évêque de Milan.

Vinrent alors les inondations barbares du v^e siècle. Dès 401, les Visigoths d'Alaric envahirent l'Italie. En 410, ils pillèrent Rome; peu après, après avoir enseveli Alaric à Cosenza, en Calabre, ils partirent pour la Gaule où ils créèrent un royaume visigoth dans l'Aquitaine que les Vandales venaient d'abandonner. Les Vandales, avec leurs alliés temporaires les Burgundes, avaient envahi et dévasté la Gaule en 406, puis ils allèrent en Espagne et de là en Afrique. Là, ils créèrent un empire vandale qui dura près d'un siècle et qui fut célèbre par les déprédations qu'il causa sur toutes les côtes de la Méditerranée. D'Aquitaine, les Visigoths descendirent en Espagne (411) où ils établirent un royaume qui dura jusqu'à la conquête arabe en 711. Trois siècles. Retenons ce chiffre fatidique de trois cents ans. En 447, les Francs de Mérovée vinrent en Gaule. Quatre ans après, en 451, ils s'unirent aux Romains d'Aétius pour infliger une défaite écrasante

aux Huns d'Attila aux Champs Catalauniques. Puis, Attila passa en Italie, dévasta la Lombardie et Aquilée et mourut. Attila, le « fléau de Dieu », resta célèbre dans l'histoire à cause de sa férocité. Il s'inclina devant le prestige de l'Église, épargna Troyes aux instances de saint Loup, Rome à celles de saint Léon. En 488, conduits par Théodoric le Grand, les Ostrogoths envahirent l'Italie et établirent leur souveraineté sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Rhétie, et, plus tard, la Provence. L'empire byzantin n'exerçait plus d'influence sur l'Occident. Tout s'était écroulé. Partout il n'y avait que des rois barbares. L'Église seule était restée debout.

Les Vandales, les Visigoths, les Ostrogoths et, pour un temps, les Burgundes et les Lombards passèrent à l'hérésie arienne. Tant que cet arianisme dura, les barbares ne se mêlèrent point aux populations conquises et leurs empires finirent par disparaître. Tout autre fut la destinée des Francs. Alliés des derniers vestiges de la force impériale romaine, ils luttèrent en 451 contre les Huns. Puis, ils s'émancipèrent. Après leur célèbre victoire de Tolbiac sur les Alamans, leur chef, Clovis, se fit baptiser le 25 décembre 496. C'est alors que naquit la France. Puis, avec une lenteur qui eût semblé désespérante, à travers des vicissitudes de toute sorte, l'œuvre de reconstruction commença. On réunit des conciles, on chercha à réformer les mœurs. Peu à peu, faisant tache d'huile dans la barbarie, les moines de saint Benoît, ceux de saint Colomban apaisèrent l'Europe en la spiritualisant. Ils préparèrent l'union des barbares avec les populations conquises et de cette union, plus tard, devait naître la brillante civilisation chrétienne du moyen âge.

Mais si l'on examine les listes d'évêques de la fin du VII^e siècle, on observe que les frontières de la chrétienté étaient encore le Rhin et le Danube. Durant trois cents ans, — nous retrouverons ce chiffre, — on avait piétiné

sur place. On s'était limité à relever les ruines matérielles accumulées par les barbares, à réparer la décadence des mœurs causée par la sauvagerie. Ni l'épouvante de l'invasion ni l'horreur du martyre ne firent fuir les évêques. Ils affrontèrent les barbares, se firent tuer par eux, traitèrent avec eux, finirent par les convertir. Ariens et païens, les Germains disparurent ou durent s'assimiler. Après trois siècles d'invasions, de désastres et d'épouvantables souffrances, l'Italie, l'Espagne et la France étaient restées latines et catholiques. Les vaincus avaient triomphé. C'est alors qu'enfin l'on put entreprendre l'évangélisation de la Germanie. Ce fut l'œuvre d'un moine anglo-saxon, Winfrid-Boniface, qui, consacré évêque en 723, travailla trente-deux ans à convertir les Germains avant de subir le martyre. Après cette époque vinrent les conquêtes de Charlemagne, la prédication de saint Anschaire aux Scandinaves et la conversion des Slaves. L'Europe chrétienne était enfin en marche, prête à affronter de nouveaux dangers. La sombre période barbare, aujourd'hui, nous semble courte; elle dut paraître plus longue aux douze générations qui la subirent.

2. *L' Islam.* — On a souvent comparé le national-socialisme à l'Islam et Hitler à Mahomet, mais les musulmans s'élèvent à juste titre contre cette appréciation sommaire qui ne fait presque pas de place aux facteurs religieux réels qu'on trouve dans l'œuvre de Mahomet. Né peu après 570 à La Mecque, Mahomet partagea dans son enfance le polythéisme païen qui était, alors, la religion de ses compatriotes. Il apprit à connaître, dans son pays même, le christianisme, le judaïsme et un curieux gnosticisme judéo-chrétien, qui avaient des adeptes jusque dans La Mecque. Durant les quarante premières années de sa vie, il mûrit lentement les diverses idées qui agitaient son esprit: le monothéisme religieux, la révélation successive à diverses nations par divers prophètes, l'at-

tente eschatologique du jugement final. Vers l'âge de 40 ans, il traversa une crise religieuse qui détermina sa vocation de prophète. Il se retira, peut-être à l'exemple d'ermites chrétiens qu'il avait eu l'occasion d'admirer, dans une caverne solitaire près de La Mecque et se livra à la prière. Bientôt vinrent des visions angoissantes, — disons plutôt des hallucinations, — durant lesquelles il tremblait de fièvre. Il se crut prophète, choisi par Dieu pour communiquer la révélation suprême à son peuple. Il se mit à prêcher, en secret et parmi les siens seulement, la nouvelle doctrine. Il convertit successivement sa femme, son neveu, son cousin et son ami intime Abu Bekr, son premier successeur sous lequel l'Islam devait commencer la conquête d'un immense empire. Il fallut plusieurs années pour gagner, tout au plus, une cinquantaine d'adhérents. La persécution éclata. Plusieurs s'enfuirent; une colonie musulmane s'établit à Médine. En 622, — c'est la première date dans la vie de Mahomet dont on soit absolument sûr, — il quitta La Mecque à son tour. C'était l'hégire, le départ. Par là, Mahomet affirma publiquement qu'il renonçait à sa tribu et à la vie traditionnelle de La Mecque pour se consacrer exclusivement au service de Dieu. C'est pourquoi l'hégire marque une date tellement importante dans les annales musulmanes.

A Médine, on ne considéra pas Mahomet seulement comme un chef religieux et l'Envoyé de Dieu; il était chef civil et, à ce titre, légiféra non seulement pour la colonie arabe, mais aussi pour les Juifs qui se trouvaient là. Alors s'élabora le caractère théocratique de l'islamisme. Les razzias opérées sur les caravanes qui allaient à La Mecque fournirent au prophète l'occasion d'élaborer l'idée de la guerre sainte; c'est à l'occasion d'une petite bataille dans le désert que Mahomet établit le précepte de lutter contre les infidèles, les manières de répartir le butin.

En janvier 630, il marcha contre sa ville natale. Il avait déjà tant d'amis dans la place qu'on lui ouvrit les portes sans combat. Il s'empressa d'aller à la pierre noire de la Kaabah, détruisit les idoles, fit pieusement son pèlerinage, ne fit massacrer que peu de ses anciens ennemis et, après avoir étonné tout le monde par sa modération, imposa sa nouvelle doctrine à toute la population. Il mourut deux ans après, dans des circonstances mystérieuses, laissant aux Arabes comme livre sacré ce Coran qui lui avait été peu à peu « révélé » depuis de longues années et qu'il avait fait apprendre aux autres fidèles, souvent, avec de multiples variantes.

C'est pourquoi, environ quatorze ans après sa mort, il fut décidé d'établir une fois pour toutes le texte du Coran. Les variantes étaient contradictoires. Mahomet avait plus d'une fois affirmé que l'Archange Gabriel lui avait apporté du ciel sept versions différentes. Maintenir cet ordre de choses eût été noyer l'islamisme dans des controverses sans fin. Le troisième calife, Othman ibn Affan, fit établir un texte et brûler tous les autres. Toutes les copies du Coran viennent de la recension d'Othman. Ainsi fut assurée l'uniformité totalitaire, sinon des croyances musulmanes (nous n'avons pas la place pour décrire ici l'évolution doctrinale de l'islamisme), tout au moins du texte que les fidèles devaient apprendre et réciter.

Puis, l'ère des conquêtes commença avec un éclat vertigineux. Damas tomba durant l'été de 635; l'année suivante, l'armée byzantine fut taillée en pièces et l'empereur Héraclius dut abandonner la Syrie tout entière. La Palestine fut conquise par le fait même. En 639, ce fut le tour de la Mésopotamie; deux ans après, l'Iran, et, après un bref délai, toute la Perse tomba dans les mains des nouveaux conquérants. Les Arabes eux-mêmes furent stupéfaits de voir deux puissants empires s'écrouler au premier choc. Ils n'avaient pas escompté une débâcle

aussi rapide des Byzantins et des Perses. Ils se crurent alors un peuple choisi par Dieu pour une mission extraordinaire: conquérir le monde à la vraie foi!

En décembre 639, une armée musulmane de 3,500 à 4,000 hommes pénétra en Égypte, — plus tard elle fut renforcée d'un chiffre de soldats à peu près égal. En une année, en décembre 640, elle avait déjà occupé le Caire, puis, tandis qu'une partie de l'armée conquit le reste du pays, l'autre assiégea Alexandrie qui tomba l'année suivante. Ici, comme en Syrie, les forces byzantines s'effondrèrent devant l'impétuosité musulmane. Elles offrirent une résistance plus efficace dans l'Afrique du Nord que les Arabes mirent cinquante ans à asservir. Une fois que les Berbères furent passés — définitivement — à l'Islam, on put songer à la conquête de l'Espagne. Le détroit de Gibraltar fut traversé une première fois en 711 et la conquête définitive se fit durant les années suivantes. En 719, les Arabes entrèrent en Gaule, prirent Narbonne, montèrent jusqu'en Bourgogne et se retirèrent. Une nouvelle invasion eut lieu, plus formidable que les autres, en 732. Elle fut écrasée par le génie de Charles Martel et, peu à peu, l'Islam fut chassé du reste de la France. L'Espagne, sauf les provinces des Asturies, qui ne furent jamais conquises, ne fut libérée qu'au xv^e siècle, après sept cents ans. D'Afrique du Nord, les Sarrazins continuèrent encore longtemps à harasser la Sicile et toute l'Italie méridionale. Ces incursions ne cessèrent définitivement qu'au xix^e siècle, par la conquête française de l'Algérie.

Les Arabes surent créer une civilisation qui, malgré ses énormes lacunes, ne fut pas sans gloire. Cordoue, Grenade, Bagdad furent longtemps des centres fameux. Une fois que les Turcs eurent pris la tête de l'Islam, une stérilité intellectuelle et matérielle désola tous les pays qui subirent leur domination. Néanmoins, la religion du

Prophète se propagea bien au delà des frontières politiques de l'empire turc.

Il y aurait aujourd'hui environ 235 millions de mahométans dans le monde, dont environ 60 millions en Afrique, 170 millions en Asie et 5 millions en Europe. Le succès de l'Islam a été formidable: « C'est un fait que l'Islam a remporté de grands triomphes: triomphes militaires, conquêtes d'une rapidité foudroyante, suivies d'une domination plus que millénaire sur d'immenses et riches territoires; triomphes religieux par une emprise si absolue que, durant des siècles, l'adage, — faux, mais explicable, — s'est vulgarisé: « Un musulman ne se convertit pas » (D'Herbigny). De plus, après la conversion à l'Islam des Tartares et des Turcs, il s'établit une barrière presque infranchissable entre l'Europe et l'Asie. Elle ne devait être tournée qu'au XVI^e siècle, quand, à l'occasion des grandes découvertes, les missionnaires catholiques retrouvèrent le chemin de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Les peuples islamiques semblent être aujourd'hui aussi fermés que jamais à l'Évangile.

La mémoire de ces anciennes chrétientés, aujourd'hui perdues à l'Église, a été perpétuée de façon touchante. Quand un évêque coadjuteur ou auxiliaire, un vicaire apostolique ou un préfet apostolique avec caractère épiscopal est consacré, on lui donne le titre d'un de ces anciens évêchés, aujourd'hui détruits. Il y a, dans l'Église, environ 1,600 de ces « titres », qui rappellent les antiques villes épiscopales de l'Afrique du Nord, des Balkans et du Proche-Orient.

3. *L'invasion mongole du XIII^e siècle.* — Temugin naquit en 1167; de 1195 à 1205, il soumit à son empire les tribus mongoles. Puis, ayant pris le nom de Gengis-Khan, il conquiert la Chine, le Turkestan, l'Afghanistan et établit le siège de l'empire à Karakoroum.

Les Tartares apparurent en Europe pour la première fois en 1223. Ils étaient allés faire une incursion en Perse et, revenant chez eux, ils dévastèrent le pays des Coumans en Russie méridionale. Ceux-ci appelèrent les Russes à leur secours. La bataille fut livrée sur les bords de la Kalka, et presque toute la noblesse russe périt.

Après la mort de Gengis-Khan et le partage de son empire entre ses descendants, Ogadai soumit une révolte qui avait éclaté sur le Yang-tsé-Kiang et décida de partir à la conquête de l'Occident. Le chef de l'expédition fut Baty, petit-fils de Gengis-Khan. Il détruisit en 1236 le royaume des Bulgares de la Volga et, l'année suivante, envahit la Russie proprement dite, en proie à d'incroyables divisions intestines. Ce fut un jeu pour les Tartares que de dresser les princes russes les uns contre les autres. Car, en ce temps-là, la Russie était gouvernée par une multitude de princes; il y en avait à Kiev, à Vladimir sur Klazma, à Vladimir de Volynie, à Novgorod, à Murom, à Rostov, à Smolensk, à Juriev, à Tchernigov, à Galitch, en un mot, dans la plupart des villes de quelque importance. Ces petits souverains, tous issus du célèbre saint Vladimir auquel la Russie doit son baptême, étaient divisés entre eux. Dans les églises et les monastères, prêtres et moines faisaient une prière identique contre « l'invasion des étrangers et les luttes intestines », car ils voyaient clairement que les querelles entre princes russes ouvraient la porte aux envahisseurs, mais les chefs responsables n'arrivaient pas à s'élever à la hauteur de la situation.

Après l'écrasement des Bulgares qui étaient établis sur le Volga, les Tartares vinrent dans la principauté de Riazan et demandèrent au prince de payer la dîme. Celui-ci refusa et dépêcha un courrier à son voisin pour demander secours. Mais Georges Vsevolodovitch escompta que les Tartares l'épargneraient s'il restait neutre.

Il ne répondit pas au prince de Riazan, combla de riches présents les ambassadeurs tartares. C'est que, comme le remarque le chroniqueur de l'époque: « Il était déjà impossible d'éviter la colère divine; l'indécision, la crainte, la terreur et l'épouvante tombèrent sur nous à cause de nos péchés... Pour cette raison, *pas un seul des princes russes ne s'entr'aida...* »

Après la chute de Riazan, Baty se dirigea vers Kolonna qui touchait aux domaines du grand prince de Vladimir. Celui-ci, qui avait refusé aide à Riazan, se rendit compte qu'il avait été trompé par les Tartares; il laissa sa capitale, mobilisa ses troupes, demanda à ses deux frères, Sviatoslav, prince de Juriev, et Jaroslav, prince de Kiev, de venir l'aider.

Les Tartares vinrent lui livrer bataille. Le grand prince périt dans le conflit avec ses deux neveux. Sviatoslav de Juriev et frère du grand prince, *qui était là*, est passé complètement sous silence par le chroniqueur dans le récit de la bataille et cette omission, sous la plume d'un vieux moine, est particulièrement éloquente. Quant à Jaroslav, on dit de lui simplement qu'il « ne fut pas là ». Ces deux princes qui abandonnèrent leurs frères quêtèrent, plus tard, des faveurs aux envahisseurs.

Puis, la guerre continua. En deux ans, toute la Russie fut conquise à l'exception de la ville de Novgorod. Durant l'année 1239, alors que les Tartares luttaient contre les Polovtses, tribu nomade du steppe méridional, les princes russes semblent avoir employé le répit qui leur était accordé à intriguer les uns contre les autres. Il y eut, en particulier, de ténébreuses négociations au sujet de la ville de Kiev, que trois princes se disputèrent. Quand les Tartares se présentèrent devant l'antique ville sainte, capitale de toutes les Russies, elle n'était défendue que par un simple officier qui, après la prise de la ville, fut épargné. La ville tomba le 6 décembre 1240. Durant

la même période, Russes et Baltes germaniques se battaient sur la Néva. Les Tartares continuèrent ensuite leur invasion de l'Occident, arrivèrent en Pologne, en Hongrie, où ils furent enfin arrêtés. Toute l'Europe était dans l'épouvante. Ils rebroussèrent chemin et s'établirent en Russie.

Après 1241, un voile noir tombe sur la Russie et la couvre pour trois siècles. Longtemps les princes russes firent leurs pèlerinages à la horde d'or, y intriguèrent les uns contre les autres, se firent mutuellement assassiner par les Tartares. Ces derniers étaient passés à l'Islam. Durant trois cents ans, tandis que l'Europe connaissait les splendeurs du moyen âge et de la Renaissance, la Russie fut plongée dans les ténèbres. Aucune production intellectuelle. L'Église fut de plus en plus asservie au prince de Moscou, qui, plus habile et moins scrupuleux que les autres, rassembla lentement la terre russe autour de son trône. Pendant ce temps, silencieusement, comme en Occident à l'époque des invasions barbares, les moines gagnaient les déserts, les forêts impénétrables, les îles des lacs du Nord, les rivages de l'Arctique, la Sibérie. Paisiblement, sans se soucier des querelles politiques qui ensanglantaient leur pays, ils refirent, par leur prière et leur travail, l'unité morale d'un continent qui avait été livré à l'ennemi par les dissensions de ses princes. Mais cette évolution spirituelle se poursuivit en vase clos, sans contact avec l'Occident, reliée seulement, dans quelque mesure, à Constantinople, qui, elle aussi, était tombée sous la domination islamique des Turcs. Sous le joug tartare, l'orthodoxie de type russe, avec ses qualités et ses lacunes, se cristallisa.

Trois cent douze ans après la chute de Kiev, Ivan le Terrible battit les Tartares du Volga et leur prit Kazan. Pour ceux de Crimée, il fallut attendre jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle. Durant toute cette pé-

riode, il avait été impossible de faire régner l'ordre dans le sud de la Russie. Le steppe était un endroit sauvage, traversé de temps à autre par les cosaques ou par les hordes tartares, en guerre contre les Polonais. Mais, comme les musulmans des autres pays, les Tartares de Russie se montrèrent inconvertissables jusqu'aujourd'hui.

Au début du XVIII^e siècle, Pierre le Grand fit brusquement entrer les coutumes occidentales dans la vie russe, mais il ne choisit pas ce qu'il y avait de meilleur en Europe. Par l'établissement du Saint-Synode, en 1720, il asservit l'Église officielle au pouvoir impérial; la théologie protestante, par l'entremise de Théophane Procopovitch, entra dans les séminaires orthodoxes. La vie religieuse proprement dite, celle de tant de moines qui se sanctifiaient dans les monastères ou les ermitages, celle qui aidait le peuple à supporter ses malheurs, resta en grande partie comme elle avait été formée sous les Tartares: ardente, mystique, très antiromaine, un peu divorcée de la réalité. La Russie souffre encore aujourd'hui des conséquences du cataclysme du XIII^e siècle.

4. *L' Islam en Europe Orientale.* — Quand, après avoir évincé la dynastie des Seldjoukides, les Turcs Osmanlis passèrent en Europe et s'emparèrent d'Andrinople, la chrétienté était plus divisée que jamais. Les empereurs byzantins se rendaient compte que, s'ils voulaient résister aux nouvelles invasions, ils devaient se concilier l'appui de l'Occident et rétablir l'unité chrétienne, déchirée depuis le schisme de Michel Cérulaire (1054). L'Église byzantine, enfermée dans son schisme, malgré les efforts du patriarche Jean Beccos pour l'en retirer, ne voulut pas les suivre. En Occident, les Papes étaient encore à Avignon (ils ne revinrent qu'en 1377). Bientôt allait éclater le schisme d'Occident qui devait durer jusqu'en 1415. Rome, sous ses tribuns, connaissait les pires désordres. L'Europe, divisée, avait perdu l'héroïque esprit

des croisades; aussi, rien n'empêcha l'avance turque. En 1383, la Bulgarie tomba. Les héros qui vinrent s'opposer à l'Islam, Jean Hunyade, Scander-Beg, le roi Ladislas, eurent beau lutter de toute leur énergie, ils furent écrasés à la bataille de Varna. Après l'avoir encerclée de toute part, les Turcs prirent enfin Constantinople en 1453. Le croissant fut arboré sur la vieille coupole de Sainte-Sophie, — où il est encore aujourd'hui. La guerre continua, et toute la péninsule hellénique passa sous la domination turque. Les réfugiés qui venaient en Italie racontaient des choses horribles. Les Turcs empaalaient les chrétiens; l'idée seule du harem introduit en Europe suffisait à remplir d'horreur. Les princes byzantins se réfugièrent où ils purent. L'Europe resta indifférente.

De fait, il est impressionnant de voir avec quelle tranquillité les souverains chrétiens d'Occident assistèrent à l'essor musulman. En guerre ou tout au moins en conflit d'intérêts les uns avec les autres, ils n'hésitèrent pas à négocier, chacun de leur côté, avec la Sublime Porte dans le seul but de se créer mutuellement des ennuis. Les Papes regardèrent comme un de leurs devoirs principaux de travailler à écarter la menace turque de l'Occident. Aussi, quand, deux ans après la chute de Constantinople, le Pape Calixte III ceignit la tiare (1455), il fit le serment de faire tout son possible, de verser son sang, s'il le fallait, pour arracher Constantinople au pouvoir de l'Islam. Les bastions de la chrétienté furent les Hongrois et les Polonais.

Durant cette fin du xv^e siècle, les Turcs conquièrent la Morée (qu'ils devaient garder jusqu'au xix^e siècle), Trébizonde, la Valachie. Par la conquête de la Bosnie et de l'Albanie, ils arrivèrent sur l'Adriatique. En même temps ils étendirent leur empire vers l'est et le sud. Au début du xvi^e siècle, ils prirent la Syrie, la Palestine et la Mésopotamie; en 1516, les chefs religieux de l'Islam vinrent à

Alep offrir au sultan turc le Khadimat la garde des deux villes saintes: La Mecque et Médine. L'année suivante, au Caire, le sultan hérita du califat. Le chef de l'empire turc était accepté désormais comme le successeur du Prophète et le chef religieux de l'Islam. Ce fut la fin de la civilisation arabe, car, partout où ils prévalurent, les Turcs semblent avoir anéanti tout vestige de civilisation, mais leur puissance politique ne fit que s'étendre.

Seuls, les Papes maintinrent une opposition inflexible. Depuis 1442, quand pour la première fois le Pape Eugène IV commanda à tous les archevêques, évêques et abbés de payer une dime sur les revenus de leurs églises, monastères et bénéfices pour la guerre contre les Turcs, et consacra à ce but le cinquième de tous les revenus du Saint-Siège, jusqu'à la délivrance de Vienne par Sobieski, en 1683, tous les Papes cherchèrent à nouer des alliances entre les princes chrétiens, à leur fournir les fonds nécessaires à la campagne. Cette insistance qui dura deux cent vingt ans finit par triompher de l'Islam. Mais comme il était difficile d'éveiller les chrétiens! Au Congrès de Mantoue, le Pape Pie II s'était écrié, le 26 septembre 1459:

« Ils ont brisé les images de la Mère du Sauveur et des saints, renversé les autels, jeté en pâture aux pourceaux les reliques des martyrs, tué les prêtres, violé des femmes, des jeunes filles, même des vierges consacrées au Seigneur, égorgé les grands de la ville en présence du sultan attablé, traîné ignominieusement dans leur camp, insulté, souillé de boue et de crachats l'image de notre Sauveur crucifié en criant: Voilà le Dieu des chrétiens! Tout cela s'est passé sous nos yeux, et que faisons-nous? Nous dormons d'un profond sommeil. Non, je me trompe, nous nous faisons la guerre entre nous et nous laissons les Turcs libres d'agir à leur guise. »

Il voulut donner l'exemple. Brisé par l'âge et la maladie, il partit lui-même en croisade dans l'espoir d'entraîner les États chrétiens à sa suite. Et il mourut à Ancône, en croisé, alors que sa flotte se préparait à le conduire plus loin...

Non seulement les États chrétiens se faisaient la guerre entre eux, ils négociaient avec les Turcs. Même les pays les plus menacés n'arrivèrent pas à secouer leur torpeur. A la veille de la chute de la Hongrie, le Nonce écrivait au Pape en date du 25 avril 1526:

« Si le sultan avance vigoureusement, je répète ce que j'ai dit: Votre Sainteté pourra considérer ce pays comme perdu. Le désordre est sans limites, on manque du plus nécessaire pour conduire une guerre. Dans tous les rangs de la société règnent la haine et la jalousie. Les sujets se soulèveraient contre la noblesse si le sultan leur accordait la liberté... si le roi leur accordait la liberté, il s'aliénerait la noblesse. »

Trois ans après, ce fut la catastrophe. Le 28 juillet 1529, l'armée hongroise fut défaite et d'épouvantables massacres eurent lieu. Le 10 septembre, le sultan fit son entrée dans la capitale hongroise tandis que ses troupes dévastèrent le pays. Puis, il se retira sans laisser de garnison; les Hongrois n'eurent rien de plus pressé que de se mettre en guerre civile pour savoir qui régnerait sur eux. Une des factions appela les Turcs. Désormais, la Hongrie restera sous la domination turque, du moins en très grande partie, jusqu'à 1711. Le 8 septembre 1529, les Turcs attaquèrent Vienne. La vieille capitale résista. C'était la première fois que des chrétiens arrêtaient l'avance turque.

Cette campagne avait été l'œuvre de Soliman le Magnifique (1495-1520-1566). La puissance turque arriva à son apogée sous ce long règne. Les corsaires turcs sillonnaient toute la Méditerranée. Les villes d'Italie

n'étaient plus en sûreté, — en 1568, par exemple, il y eut une incursion à Nettuno, aux portes mêmes de Rome. Enfin, en 1571, le Pape saint Pie V put former une flotte puissante de croisés. Malgré d'innombrables délais, causés par d'incroyables dissensions qui durèrent jusqu'à la veille même de la bataille, les chrétiens arrivèrent à battre les Turcs à Lépante, le 7 octobre. Ce fut le premier triomphe véritable obtenu par la chrétienté contre un ennemi qui la harcelait depuis deux siècles. Sur terre, les choses allèrent plus lentement. Les Papes s'efforcèrent longtemps de continuer la croisade avec les Polonais. En 1683, les Turcs réapparurent sous les murs de Vienne et la chrétienté, cette fois, fut sauvée par le roi polonais Jean Sobieski, qui, prêtant son concours aux armées de l'empire allemand, anéantit l'armée des envahisseurs. En 1711, la Hongrie fut libérée; le reste des Balkans ne retrouva son indépendance qu'au cours du XIX^e siècle, mais, dans l'intervalle, quels désordres avaient été introduits dans la péninsule balkanique.

Il faudrait une longue étude pour esquisser, même sommairement, les résultats de la domination turque sur les chrétientés établies dans l'empire ottoman. La Sublime Porte accorda non seulement la liberté religieuse aux chrétiens, mais même une certaine autonomie dans leurs affaires civiles. Seulement, les chefs des Églises devaient être reconnus (moyennant finance) par le sultan. Il arriva, à la suite d'intrigues et de judicieuses dépenses, que les catholiques furent plus d'une fois soumis aux autorités orthodoxes. L'Église grecque fut réduite à la mendicité; les patriarches, métropolitains, autres dignitaires prirent peu à peu le chemin de la Russie, — ou de Rome! Ce fut la démoralisation de l'orthodoxie. Les communautés catholiques du Liban se maintinrent. Des privilèges considérables furent accordés à ceux qui passaient à l'Islam. L'œuvre missionnaire des religieux occiden-

taux fut soumise à de multiples difficultés. Un dernier épisode de la lutte contre le christianisme fut la suppression, par l'assassinat collectif, de la nation arménienne à la fin du XIX^e siècle et à l'occasion de la dernière grande guerre.

5. *Le protestantisme.* — La révolution protestante du XVI^e siècle se propagea à travers toute l'Europe avec un furieux dynamisme. Notons seulement ces quelques dates: le 10 décembre 1520, Luther brûle la bulle du Pape qui le condamnait; en 1522, Zwingle passe au protestantisme avec la ville de Zurich; le 31 mars 1521, Mélanchton peut déjà écrire que le roi Christian II de Danemark a fait « décapiter quelques évêques ». Du Danemark, la révolution protestante gagne presque aussitôt la Norvège. Le 15 juin 1523, Gustave Vasa, qui était passé au luthéranisme en 1520, devient roi de Suède. En 1529, Calvin se « convertit »; en 1533, il écrit un discours sur « la philosophie chrétienne » pour le recteur de l'Université de Paris; en 1535, il s'en va à Genève, mais il laissait assez de protestants en France pour que ce pays, sa patrie, fût déchiré durant de longues années par d'effroyables guerres de religion. En 1555, une révolution antiespagnole, anticatholique, calviniste éclate en Hollande et triomphe définitivement. Michel Servet propage un protestantisme *sui generis* en Espagne d'où il doit s'enfuir. Dès 1521, le luthéranisme se répand rapidement en Transylvanie, tandis que la Hongrie préfère le calvinisme. Le 23 mars 1533, le Pape déclare valide le premier mariage de Henri VIII d'Angleterre qui brave la sentence d'excommunication, prépare la voie au protestantisme, lequel s'établit définitivement par la consécration du premier *bishop* anglican (1559) et les trente-neuf articles (1563). En 1540, Jean Laski se fait le champion du protestantisme en Pologne; sous le règne

de Sigismond Auguste, une grande partie de la noblesse avait apostasié.

Pour que tous ces « réformateurs » aient pu faire triompher (quelques-uns pour un temps, d'autres définitivement) leur révolte contre Rome dans des pays aussi différents les uns des autres, il devait y avoir un substratum commun dans leurs revendications, pour contradictoires qu'elles eussent été. Il était facile, au cours du XVI^e siècle, de déclamer contre les autorités religieuses; il y avait des abus réels et très graves, que l'Église s'empressa d'ailleurs de corriger par une Réforme véritable, dont le point culminant fut le Concile de Trente (1545-1563). Sous ce rapport, le protestantisme fut une révolution, et il est inexact de l'appeler une « réforme ». En même temps qu'il partait en guerre contre les abus réels, il détruisait les vieilles institutions chrétiennes qui avaient fait leurs preuves à travers seize siècles de vicissitudes historiques. Les réformateurs catholiques, par contre, s'efforcèrent de corriger les abus en maintenant les institutions ou en les adaptant aux besoins nouveaux. Le protestantisme, autant et plus qu'une révolution religieuse, fut un bouleversement politique. Non seulement parce que les princes confisquèrent partout les biens d'Église, accumulés durant des siècles par la piété des fidèles, mais parce qu'ils accaparèrent le pouvoir sur les consciences elles-mêmes. Le protestantisme nous donna les Églises d'État.

La nouvelle révolution religieuse s'empressa d'approuver bien des désordres moraux. La suppression du célibat ecclésiastique trouva de nombreux partisans dans un clergé indigne de ce nom. Nous ne rappellerons pas l'histoire des divorces et re-mariages de Henri VIII d'Angleterre. Luther lui-même donna sa bénédiction aux aventures matrimoniales de Philippe de Hesse. Il encouragea le grand-maître de l'Ordre Teutonique, Albert

de Brandebourg, à violer son vœu de chasteté, se marier, et fonder la dynastie prussienne. La grande force du luthéranisme fut de justifier la révolte des princes allemands contre l'empire romain germanique.

Dans cette lutte, les princes allemands s'allièrent avec les rois de France et avec les Turcs. De François I^{er} jusqu'à Louis XIV, les rois de France furent les amis les plus fidèles des princes protestants qu'ils aidèrent à s'émanciper de l'empire. Grâce à leurs complicités en Occident, les Turcs purent soumettre la Hongrie, mettre plusieurs fois la chrétienté en danger, faire des incursions terribles sur les bords de la Méditerranée. Par contre, Charles-Quint identifia trop la religion catholique, à laquelle il fut toujours fidèle, avec sa volonté d'assurer en Europe l'hégémonie impériale. C'est pourquoi il eut plusieurs fois maille à partir avec le Pape lui-même. Son nom est terni par le sac de Rome (6-14 mai 1527), le plus affreux depuis les invasions barbares. Ce triste épisode, assurément, fut l'œuvre de Charles Bourbon, allié de Charles-Quint, et non de l'empereur lui-même. Ce dernier en profita pour mettre la main, après le sac de Rome, sur les plus importantes citadelles des États de l'Église.

Les princes luthériens s'allièrent une première fois à Torgau, le 4 mai 1526; en août, leur force était déjà telle que la Diète de Spire dut remettre l'examen des questions religieuses à un futur concile, sans pouvoir sévir contre eux. Une ligue des princes protestants fut créée vers la fin de 1530, dans la petite ville de Smalkalde, dans la Hesse. Son influence grandit d'année en année. Les princes et les villes qui avaient adhéré à cette Ligue confisquaient les biens d'Église, profanaient les autels, rendaient au clergé la vie impossible, multipliaient les prédicants, encore que ceux-ci fussent souvent en polémique les uns avec les autres. L'Allemagne devint une poussière d'états, et les Turcs s'avancèrent de plus en plus. Pour

pouvoir résister à l'invasion musulmane, Charles-Quint signa avec les protestants la paix de Nuremberg (1532) : catholiques et protestants devaient pratiquer la tolérance mutuelle; les procès intentés aux protestants étaient suspendus jusqu'au concile. En réalité, la paix de Nuremberg encouragea les protestants. La Ligue de Smalkalde ne fit que grandir; villes sur villes, principautés sur principautés passèrent à la réforme protestante et à la persécution des catholiques. La guerre finit par éclater en 1546 et, l'année suivante, la Ligue de Smalkalde fut écrasée. Philippe de Hesse, son chef principal, dut se soumettre à Charles-Quint. Celui-ci, au lieu de tirer avantage de sa victoire, rester en Allemagne et régler les problèmes impérieux qui exigeaient une solution, s'empressa de se brouiller avec le Pape Paul III au sujet du concile. La politique s'en mêla. L'empereur voulut tout régler par lui-même. A la Diète d'Augsbourg (1547-1548), il proclama un « intérim » qui ne satisfit ni les uns ni les autres. C'était la *interreligio imperialis*, l'interreligion impériale.

Les conspirations recommencèrent. La guerre rebondit en 1552, grâce à l'alliance française, et cette fois les princes protestants furent victorieux. Les dévastations causées par Albert de Brandebourg dans les pays catholiques furent épouvantables. Charles-Quint dut s'enfuir pour ne pas être fait prisonnier. Il réussit bien à constituer une nouvelle armée, mais, après un succès éphémère, il dut renoncer à la guerre et accepta la paix d'Augsbourg (1555). Celle-ci reconnut aux princes le droit d'imposer, dans leurs domaines, le culte qu'ils voulaient. La juridiction épiscopale fut supprimée dans leurs territoires. Ils purent conserver les biens d'Église qu'ils avaient confisqués. Le principe: *Cujus regio, ejus religio*, — la religion d'un pays sera celle que professe son souverain, — devint le principe fondamental qui régla les affaires religieuses

dans une grande partie de l'Europe, au détriment de l'universalité de l'Église. Ce n'était pas le principe de liberté religieuse, puisque seuls les souverains avaient le droit de choisir leur religion. Ils bénéficiaient seuls du principe fondamental du *libre examen* établi par Luther et les autres. Quiconque n'acceptait pas la religion d'État n'avait plus qu'à s'exiler, s'il le pouvait, ou à monter sur l'échafaud. Ce principe existe encore aujourd'hui dans une multitude d'applications. Pour beaucoup de protestants (anglicans, luthériens, calvinistes), d'orthodoxes, de musulmans, renoncer à sa foi est en même temps renoncer à sa patrie.

La paix d'Augsbourg ne s'appliqua qu'aux catholiques et aux luthériens qui avaient accepté la Confession d'Augsbourg de 1530. Calvinistes, sacramentaires, zwingliens, anabaptistes n'étaient pas compris dans le traité. C'était la fin de la vieille Allemagne unie dans la foi. Désormais, le pays devait rester divisé, — jusqu'au jour où Hitler tentera d'imposer, au-dessus des divergences religieuses, l'unité raciste. Le Führer prétend réparer, mais dans un sens terrible, l'œuvre de déchirement commise par Luther dont il se réclame. Mais l'Allemagne hitlérienne n'a plus de place dans la chrétienté.

Cette paix d'Augsbourg ne donna pas la tranquillité au pays. La sécularisation des évêchés et des abbayes continua comme par le passé. Les catholiques s'organisèrent pour leur propre défense et bientôt la guerre éclata à nouveau, plus sinistre que jamais. Cette fois, l'Allemagne fut déchirée en lambeaux. Les armées suédoises, les armées françaises la mirent à feu et à sang. La conclusion de cette guerre de Trente Ans fut la paix de Westphalie (1648) qui enterra définitivement la vieille Allemagne. La division, cette fois, était consommée, en attendant une nouvelle unité, d'abord prussienne, puis hitlérienne.

Il serait trop long de suivre les vicissitudes du catholicisme et du protestantisme en Allemagne. Dès le xvi^e siècle, les catholiques s'appliquèrent à regagner le terrain perdu. Au début, surtout, l'activité des Jésuites, dirigée par saint Pierre Canisius, fut remarquable; par leurs collègues, leurs prédications, leurs écrits, leur multiple activité, ils travaillèrent au renouveau catholique. Durant le xix^e siècle, l'activité catholique se réorganisa de plus en plus et connut de beaux succès. Mais les deux tiers de l'Allemagne étaient perdus définitivement pour l'Église. Quant au protestantisme, il tomba, au cours du xviii^e siècle, dans les erreurs de l'*Aufklärung*, mouvement que l'on peut rattacher au libéralisme des encyclopédistes français. Au siècle suivant, le haut enseignement officiel de l'Allemagne prussienne glissa dans les erreurs les plus dangereuses (sauf, évidemment, dans les facultés catholiques): Kant, Fichte, Schelling, Feuerbach, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche! Aujourd'hui, c'est Rosenberg. Malgré leurs succès éclatants, les catholiques ne furent qu'une minorité dans l'Allemagne bismarckienne. Aujourd'hui, ils sont submergés par un totalitarisme accapareur dont les racines se trouvent dans l'adage d'Augsbourg: *Cujus regio, ejus religio*.

La Pologne se ressaisit immédiatement. Avant la fin du xvi^e siècle, elle était presque entièrement reconquise à l'Église. Dans les pays scandinaves, le catholicisme commença à s'infiltrer très lentement durant la seconde moitié du xix^e siècle, — trois cents ans après la Réforme.

Les conséquences du protestantisme, en Angleterre, furent incalculables; la victoire de l'amiral Drake sur l'*Invincible Armada* (1588) lui donna la consécration du triomphe militaire. Point n'est besoin de rappeler les grandes lignes de l'évolution religieuse anglaise: les persécutions contre les catholiques, les gibets de Tyburn, les lois pénales, le développement du non-conformisme.

Même si au courant du XVIII^e siècle certains groupes de non-conformistes obtinrent d'être tolérés, cette mesure ne s'appliqua pas aux catholiques. Vis-à-vis de ces derniers, le premier signe de tolérance vint du Canada. Par l'Acte de Québec de 1774, le culte catholique fut reconnu officiellement. Cette première concession devait avoir une portée immense, — elle fut l'aube de cette tolérance anglaise qui devait connaître, de nos jours, un développement éclatant. En 1791, les catholiques anglais obtinrent un édit de tolérance, mais ils restèrent exclus des universités, du Parlement, des fonctions publiques. L'émancipation des catholiques fut approuvée par le Parlement en 1829, après la célèbre agitation de Daniel O'Connell. A cette époque, les catholiques anglais se composaient surtout des émigrés d'Irlande et de France, — rares étaient les Anglais qui avaient conservé à travers la longue épreuve la foi de leurs pères. Enfin, en septembre 1850, la hiérarchie anglaise fut officiellement reconstituée par Pie IX, trois cents ans après le coup de tête de Henri VIII. Mais, aujourd'hui encore, les catholiques anglais ne constituent qu'une petite minorité. Le gros de la population est perdu pour l'Église.

Plus graves encore furent les conséquences de la victoire de 1588 pour l'Amérique. La puissance impériale anglaise naquit quand Drake écrasa la flotte de l'empire espagnol. Le puissant empire que l'Espagne avait créé en Amérique s'affaiblit, s'effrita. Le Québec d'abord, la Louisiane ensuite furent perdus pour la France. Mais en dehors du Maryland où la tolérance fut accordée aux catholiques dès le début, la religion des colonies anglaises, dans le Nouveau Monde, fut longtemps le seul protestantisme; le prodigieux essor du catholicisme américain ne date que du siècle dernier. C'est pourquoi le souvenir de 1588 est encore aujourd'hui douloureux pour de nombreux Américains de race ibérique. Les revers passés

font perdre de vue le fait qu'aujourd'hui l'Angleterre a renoncé à l'intolérance de jadis pour se constituer, sous tous les cieus, le défenseur de la tolérance religieuse.

* * *

Arrêtons ici notre enquête. D'autres événements historiques pourraient être utilement examinés et renforceraient assurément nos conclusions. Le grand schisme de Michel Cérulaire (1054), qui détacha de Rome l'Orient byzantin, a maintenu dans l'orthodoxie dissidente les peuples soumis jadis à Byzance, puis à l'empire turc et à la Russie.

On connaît l'émouvante histoire des chrétiens du Japon. Après la prédication de saint François Xavier, de merveilleuses chrétientés s'y organisèrent. La première persécution eut lieu en 1587; puis, d'autres, jusqu'au moment où les chrétiens furent exterminés. Quand, au cours du XIX^e siècle, les premiers missionnaires catholiques purent pénétrer dans ce pays, les rares catholiques qui s'étaient maintenus fidèles à travers tant d'épreuves ne voulurent pas les reconnaître. Ce n'est que le 14 mars 1873 que les anciens édits contre le christianisme furent enfin rapportés, — presque trois siècles après la première persécution.

Arrêtons-nous un instant sur ces trois siècles fatidiques. Arrêt de trois siècles dans l'évangélisation des barbares après les grandes invasions du V^e siècle; trois siècles de domination visigothe en Espagne, qui font place à la domination arabe; trois siècles qui séparent la conquête de la Russie par les Mongols de sa libération par Ivan le Terrible; trois siècles que prit la révolution protestante à s'adoucir jusqu'à permettre, sinon l'entière liberté, du moins une tolérance viable; trois siècles durant lesquels le Japon fut fermé aux influences chrétiennes.

Et, même après ces trois siècles, la religion catholique écartée ne reprend pas sa place primitive. Lentement, péniblement, elle doit tout créer à nouveau; les vieilles positions semblent être irrémédiablement perdues. Ainsi, les Tartares qui subjuguèrent la Russie au XIII^e siècle, les Arabes, les Turcs, les Berbères restent musulmans comme par le passé; les orthodoxes sont aujourd'hui aussi éloignés de Rome, sinon davantage, qu'en 1054; les peuples qui passèrent au protestantisme au cours du XVI^e siècle ne peuvent être, aujourd'hui, appelés catholiques. Les ruines accumulées semblent ne devoir jamais être entièrement relevées.

D'autre part, un peuple qui, depuis de longues années, pratique sa religion, lui reste fidèle quand il est subjugué par un autre peuple de religion différente. Ainsi, la vieille Russie resta orthodoxe sous le joug tartare. La Pologne maintint sa fidélité catholique quand elle fut dépecée au XVIII^e siècle. On a pu ôter aux Irlandais l'usage de leur langue maternelle; leur foi est aussi militante qu'aux jours les plus sombres de leur histoire. C'est que, dans tous ces cas, la religion et le sentiment national s'unissent dans la résistance au peuple dominateur. Il n'en est pas de même pour les peuples apparentés, de race, à la nation conquérante. Les Ruthènes, qui passèrent sous la domination russe à la fin du XVIII^e siècle, ne purent (en dehors de magnifiques exceptions) résister aux persécutions que Nicolas I^{er} et Alexandre II leur infligèrent. Quand la persécution se fait dans un pays de façon prolongée par un pouvoir absolu, les catholiques de ce même pays, pour héroïques qu'ils soient, sont condamnés presque infailliblement à l'apostasie ou à la destruction. Tel fut le cas de toutes les persécutions de quelque durée, en dehors des dix premières qui ensanglantèrent le christianisme naissant. C'est pourquoi il y a si peu de catholiques en Russie, dans les pays scandi-

naves, dans certaines régions d'Allemagne; c'est pourquoi, quand la renaissance catholique commença en Angleterre au siècle dernier, il y avait si peu de catholiques anglais restés fidèles.

* * *

Quelles seraient, dans ces circonstances, les conséquences d'un triomphe absolu des armées hitlériennes ?

Que le national-socialisme soit une doctrine incompatible avec la religion catholique, cela n'a plus besoin d'être démontré. Il a aujourd'hui le dynamisme de la jeunesse. S'il triomphe de toute l'Europe, comment les catholiques allemands pourront-ils résister à la persécution qui se poursuit contre eux de façon systématique ? La magie des victoires hitlériennes, la consécration apportée par le triomphe matériel à l'œuvre de Hitler (dont l'action antireligieuse est un élément essentiel), le développement de l'orgueil national (aucun peuple n'aura jamais connu de tels succès militaires), — tout cela pèsera presque irrésistiblement contre la fidélité à la vieille foi. Les catholiques résisteront; d'aucuns seront héroïques ! Tous les précédents historiques laissent voir qu'ils seront annihilés. Par conséquent, un des tout premiers résultats d'un triomphe définitif de l'Allemagne serait la destruction des catholiques dans ce pays. Et c'est là une chose dont les catholiques qui désirent le triomphe de l'Allemagne, dans les circonstances présentes, doivent se rendre compte.

Nous craignons qu'il n'en soit de même pour les peuples apparentés à l'Allemagne: les Scandinaves, les Hollandais. Nous envisageons, nous l'avons dit, l'hypothèse d'une victoire définitive de l'hitlérisme (et celle-ci, naturellement parlant, serait inévitable si l'Angleterre venait à être écrasée). Ces peuples d'origine germanique luttent

contre le national-socialisme avec l'énergie du désespoir. En serait-il de même après une persécution de deux, de trois générations ? S'ils ne voient pas d'issue à leur lutte, ne finiront-ils pas par se laisser persuader, à leur tour, de l'excellence de leur race « nordique » ?

Quant aux alliés de l'Allemagne, ils subiraient le sort des conquérants. On s'imagine difficilement une pensée catholique italienne florissante, courageuse, au cas où l'Allemagne serait la maîtresse absolue de l'Europe.

Les précédents indiquent, par contre, que la France, la Pologne, la Moravie tchécoslovaque et certaines parties de Bohême s'attacheraient plus que jamais à leur foi. Mais leur vie religieuse serait terriblement entravée. Ce serait, mais à une échelle plus considérable, une répétition de ce que souffrit l'Irlande depuis les jours de Cromwell jusqu'à une époque récente. Avec cette différence qu'aujourd'hui les moyens d'oppression sont infiniment plus perfectionnés. Durant cette longue période, si l'Irlande trempa sa foi dans la souffrance, elle ne put donner à la chrétienté la rayonnante contribution qu'elle avait apportée durant le haut moyen âge, qu'elle devait redonner au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Aussi, nous concluons qu'un triomphe hitlérien, dans la crise actuelle, serait une catastrophe sans précédent dans l'histoire de la chrétienté. Elle serait accompagnée d'immenses apostasies, de persécutions qui dureraient tant que la doctrine nationale-socialiste garderait son dynamisme initial. Les exemples que nous avons apportés laissent voir qu'il faudrait attendre un minimum de trois siècles avant que nous ne puissions voir une aube de tolérance luire sur l'Europe. Et combien de siècles faudrait-il encore pour réparer tous les ravages ?

La défaite du national-socialisme ouvre d'autres perspectives. On peut garder contre l'Angleterre les rancunes que l'on voudra pour les persécutions qu'en d'autres

époques elle imposa aux catholiques. Une chose est certaine. D'année en année, l'Angleterre s'achemine de plus en plus vers la voie de la tolérance. A Malte, au Canada, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud, les catholiques peuvent paisiblement développer leur vie religieuse, même s'ils n'ont pas encore reconquis tous leurs droits. Il y a assurément des lacunes à remplir. Personne ne dira, par exemple, que les catholiques de l'Irlande du Nord sont traités comme il le faudrait. Les Canadiens français n'ont pas besoin qu'on leur dise que les catholiques de certaines provinces du Dominion n'ont pas encore les écoles qu'ils devraient avoir. Ce sont là de tristes reliques d'un passé dont l'Angleterre et les Anglais s'éloignent de plus en plus. Le fait que les catholiques et les protestants d'Angleterre se sont mis d'accord pour définir les buts de la guerre est d'un excellent augure pour un avenir de compréhension mutuelle et de tolérance.

Il reste encore l'énigme soviétique. Si l'Union soviétique arrive à dominer l'Allemagne par ses propres forces et s'il apparaît clairement que c'est elle qui a gagné la guerre, le bolchévisme sera alors définitivement établi en U. R. S. S. avec des résultats catastrophiques pour la chrétienté. Si, par contre, il apparaît que le véritable artisan de la victoire n'est pas le communisme, ou l'Union soviétique, mais les efforts des peuples libres et chrétiens, il n'est pas exclu que la tolérance religieuse finisse par s'introduire, enfin, dans cette malheureuse Russie qui a déjà été, jusqu'ici, tellement opprimée. Mais l'énigme soviétique reste entière au moment où nous écrivons. Mais c'est une énigme, tandis qu'un triomphe hitlérien serait, sans aucun doute, une catastrophe.

Ainsi, l'enjeu de cette guerre est colossal. Il est tel que personne n'a le droit de rester indifférent devant l'immensité des événements qui se déroulent sous nos yeux.

Les triomphes arabes eurent pour cause l'amollissement des Byzantins; les victoires turques eurent pour artisans principaux les princes « chrétiens » qui ne voulurent pas coopérer avec le Saint-Siège; nous avons rappelé l'histoire honteuse des alliances grâce auxquelles le luthéranisme triompha en Allemagne. Il ne faudrait pas que, si Hitler venait à triompher, l'on puisse dire que la faute en est aux chrétiens qui, obstinément, aveuglément, se sont croisés les bras devant le danger qui les menaçait. Car, alors, ce ne serait pas seulement la défaite et la persécution; ce serait la dégradation.

Et c'est pourquoi nos soldats, nos marins, nos aviateurs ont le droit de dire qu'ils luttent non seulement pour une cause politique, mais pour libérer le monde de la menace la plus terrible de l'histoire.

Imprimi potest :

28 août 1941

E. PAPILLON, S. J.
Provincial

Nihil obstat :

30 août 1941

Léon BOUVIER, S. J.
Cens. dioc.

Imprimatur :

Montréal, 1^{er} septembre 1941

† J.-C. CHAUMONT,
*Évêque d'Arena,
Auxiliaire de Montréal*

Aide aux scolastiques jésuites

La Compagnie de Jésus fut fondée par un soldat, Ignace de Loyola, qui la modela sur les organisations militaires et donna à son chef le nom de Général. Elle est divisée en Assistances, réunions de plusieurs Provinces, ayant à leur tête un Assistant immédiatement soumis au Père Général et dont le rôle consiste à l'aider dans son gouvernement. A la tête de chaque Province est préposé un Provincial soumis aux ordres du Général.

La Province du Bas-Canada, qui comprend 700 Jésuites d'expression française, possède maintenant toutes ses maisons de formation : noviciat et juvénat, scolasticat (philosophie et théologie) et maison d'études ascétiques. Au noviciat, qui dure deux ans, le Jésuite fait l'apprentissage de la vie religieuse; pendant le juvénat, la philosophie et la théologie (neuf ans d'ordinaire), il se familiarise avec les diverses disciplines indispensables à l'apostolat moderne. Une dernière année le prépare immédiatement à l'action par une intense formation spirituelle.

La formation du Jésuite dure donc de treize à quinze ans, et ils sont aujourd'hui trois cents environ qui se préparent ainsi. Tout en ne rapportant à peu près rien, il leur faut pendant tout ce temps: vêtements, logement, nourriture et soins médicaux; sans compter les livres et instruments de travail.

Pour venir en aide à ces trois cents étudiants qui se préparent à devenir prêtres, nous devons recourir, en raison des circonstances actuelles, à la charité de nos amis et bienfaiteurs. Aussi avons-nous institué l'Aide aux scolastiques jésuites.

Les membres fournissent une contribution annuelle d'un dollar ou plus; on peut inscrire des personnes décé-

dées. Pour devenir membre perpétuel, chacun donne selon ses moyens et son cœur; l'offrande ordinaire est de \$25 pour les individus et \$100 pour les familles.

Ces offrandes assurent, en retour, des faveurs spirituelles: elles donnent part aux mérites de nombreuses messes dites en première intention, aux prières quotidiennes pour les bienfaiteurs et enfin à toutes les bonnes œuvres de la Compagnie, qui comprend plus de 26,000 membres.

Rentes. — On peut faire des dons de \$500 ou plus, à condition que la Compagnie de Jésus paye une rente au donateur. Avantages: bon placement, revenu fixe, assurance de faire la charité.

Bourses. — La formation d'un Jésuite coûte environ \$8,000, ce qui constitue une bourse. Ayant peu de ces bourses, nous cherchons à en constituer avec le concours de plusieurs amis et bienfaiteurs.

Legs. — « C'est un pauvre testament que celui où le nom de Notre-Seigneur ne figure pas au nombre des héritiers », disait le cardinal Manning. Nous accepterons avec reconnaissance la part qu'on voudrait nous faire à ces legs. Voici une formule que nous suggérons: « Je lègue et applique à la Compagnie de Jésus, à Montréal, 1180, rue Bleury, la somme de dollars pour l'Aide aux scolastiques jésuites. »

Pour les offrandes et tout renseignement on peut s'adresser au P. Procureur de la Compagnie de Jésus, 1180, rue Bleury, Montréal.

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

- | | | |
|--|---|--------------------------------|
| 165. <i>L'Union ouvrière</i> | { | Abbé L.-A. LAFORTUNE |
| 166. <i>Les Anciennes Corporations</i> | | Gérard TREMBLAY |
| 167. <i>Le Communisme international au Canada</i> | | R. P. STANISLAS, P. S. V. |
| 168. <i>Parents et Maîtres, leur collaboration</i> | | E. S. P. |
| 169. <i>L'Enseignement agricole d'hier</i> | | Abbé Arthur MAHEUX |
| 170. <i>Le Cinéma</i> | | Albert RIOUX |
| 171. <i>La Crise protestante</i> | | Oscar HAMEL |
| 172-173. <i>La Formation technique</i> | | R. P. Adélar DUGRÉ, S. J. |
| 174. <i>La Gaspésie intérieure</i> | | R. P. Piette FONTANEL, S. J. |
| 175. <i>Chefs ouvriers catholiques</i> | | PÉNINSULAIRE |
| 176. <i>La Mission sociale de l'hygiène</i> | | L.-G. HOGUE |
| 177. <i>Les Associations ouvrières au Canada</i> | | Dr J.-A. BAUDOUIN |
| 178. <i>Rotary et Maçonnerie</i> | | E. S. P. |
| 179. <i>L'Indissolubilité du mariage</i> | | E. S. P. |
| 180. <i>La Tourisme source de richesse</i> | | R. P. E. JOMBART, S. J. |
| 181. <i>La Vaccination antituberculeuse</i> | | Eugène L'HEUREUX |
| 182. <i>L'Utilisation des sous-produits de la pêche</i> | | Dr J.-C. BOURGAIN |
| 183-184. <i>La Paroisse au Canada français</i> | | Joseph Rist |
| 185. <i>L'Eglise, nos maux sociaux et l'ouvrier catholique</i> | { | R. P. Adélar DUGRÉ, S. J. |
| | | Abbé J.-Ad. SABOURIN |
| | | R. P. SCHÉLPE, S. J. |
| | | R. P. Pierre FONTANEL, S. J. |
| 186. <i>L'Industrie chimique et le Canada</i> | | Mme W. RAYMOND |
| 187. <i>Le Travail des jeunes filles</i> | | Juge C.-E. DORION |
| 188. <i>Les Communautés religieuses et la Cité</i> | | R. P. BONHOMME, O. M. I. |
| 189. <i>Les Œuvres dans la Cité</i> | | E. S. P. |
| 190. <i>Le Syndicalisme catholique canadien</i> | | Wilfrid GUÉRIN |
| 191. <i>La Semaine sociale de Chicoutimi</i> | | PP. ARENDT et MULLER, S. J. |
| 192. <i>L'Eglise et la question syndicale</i> | | Sœur ALLAIRE, etc. |
| 193. <i>Nos Orphelins</i> | | S. S. PIE XI |
| 194-195. <i>Encyclique sur l'éducation de la jeunesse</i> | | S. G. Mgr ROSS |
| 196. <i>L'Enseignement religieux</i> | | XXX |
| 197. <i>La Semaine du dimanche</i> | | Sœur MARIE HADELIN, etc. |
| 198. <i>Pour nos enfants</i> | | XXX |
| 199. <i>La Préférence aux Syndicats catholiques</i> | | Abbé A. ROBERT et O. HÉROUX |
| 200. <i>Pour le bon journal</i> | | E. MERCIER et G. LADOUCEUR |
| 201. <i>Le Sens catholique</i> | | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 202-203. <i>L'Apostolat laïque</i> | | Esdras MINVILLE |
| 204-205. <i>Instruction ou Education</i> | | E. S. P. |
| 206. <i>En Russie soviétique</i> | | E. S. P. |
| 207-208. <i>Manuel antibolchévique</i> | | Antonio PERRAULT |
| 209. <i>La Participation des laïques à l'apostolat</i> | | S. S. PIE XI |
| 210-211. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i> | | R. P. Adélar DUGRÉ, S. J. |
| 212. <i>Le Mariage chrétien</i> | | Léo PELLAND |
| 213. <i>L'Etat et la morale publique</i> | | Juge C.-E. DORION |
| 214-215. <i>L'Etat et le mariage</i> | | R. P. Albert MULLER, S. J. |
| 216. <i>L'Activité sociale des prêtres de Belgique</i> | | E. S. P. |
| 217-218. <i>Cahier anticommuniste</i> | | E. S. P. |
| 219. <i>Pour la Colonisation</i> | | R. P. Thomas-M. LAMARCHE, O.P. |
| 220. <i>Le Rése communiste</i> | | E. S. P. |
| 221. <i>Pour la Paix</i> | | R. P. C. RUTCHÉ, C. S. SP. |
| 222. <i>La Famille</i> | | ENTENTE INTERNATIONALE |
| 223-224. <i>Le Plan quinquennal</i> | | Abbé Georges-M. BILDEAU |
| 225. <i>La Profession agricole</i> | | R. P. BOURNIVAL, S. J. |
| 226. <i>Les Opérations de Bourse et leur moralité</i> | | Rde Sr GÉRIN-LAJOIE |
| 227. <i>Le Retour de la mère au foyer</i> | | E. S. P. |
| 228. <i>La Place des enfants n'est pas au cinéma</i> | | E. POIRIER et W. GUÉRIN |
| 230. <i>L'Action catholique et l'Épargne populaire</i> | | E. S. P. |
| 232-233. <i>Pour la Restauration sociale au Canada</i> | | Abbé Edouard BRAUDOIN |
| 237. <i>L'Agriculture, base économique d'une nation</i> | | Esdras MINVILLE |
| 238. <i>L'Œuvre de la Colonisation</i> | | Abbé Philippe PERRIER |
| 241. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i> | | Mgr Georges GAUTHIER |
| 242. <i>La Doctrine sociale de l'Eglise et la C. C. F.</i> | | Adrien GRATTON |
| 243-244-245. <i>Le Mouillage du capital</i> | | E. S. P. |
| 251-252. <i>Journées anticommunistes — I</i> | | E. S. P. |
| 253. <i>Journées anticommunistes — II</i> | | E. S. P. |
| 254-255. <i>La Menace communiste au Canada</i> | | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 256. <i>L'Organisation corporative</i> | | Eugène DUTHOIT |
| 257. <i>Le Chômage de la jeunesse</i> | | E. S. P. |
| 258-259. <i>Déclaration — Thèses — Statuts</i> | | LIGUE DE LA CLASSOCRATIE |
| 260. <i>Le Scoutisme</i> | | R. P. Oscar BÉLANGER, S. J. |
| 261. <i>L'Apôtre laïque</i> | | R. P. Thomas PINTAL, C. SS. R. |
| 262. <i>Le Komintern</i> | | ENTENTE INTERNATIONALE |
| 263. <i>L'Encyclique « Immortale Dei »</i> | | S. S. LÉON XIII |

C 000 093 075



B N Q

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

264. Allocations familiales	Claire HOFFNER
265. Les Relations avec Moscou	E. S. P.
266. La Crise libératrice	R. P. Albert MULLER, S. J.
267. Le Syndicalisme catholique au Canada	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
268. L'Ordre corporatif	A. MULLER, S. J., et E. DUTHOIT
269-270. Les vingt-cinq ans de l'E. S. P.	EN COLLABORATION
271. Coisses populaires et rédemption sociale	Cardinal VILLENEUVE C. VAILLANCOURT et E. POIRIER
272. Comment établir l'organisation corporative au Canada	Esdra MINVILLE
273. L'Orientalisme professionnelle	Abbé Irénée LUSSIER
274-275. Pour le Christ-Roi et contre le communisme	E. S. P.
276. Les Exercices spirituels	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
277. Petit Catéchisme anticommuniste	P. Richard ARÈS, S. J.
278. La Vérité sur l'Espagne	Cardinal ISIDRO GOMA TOMAS
279. L'Action catholique spécialisée	R. P. Adrien MALO, O. F. M.
280-281. { L'Encyclique « Divini Redemptoris » } { L'Encyclique « Mit brennender Sorge » }	S. S. PIE XI
282. La Formation sociale dans nos collèges classiques	Abbé Damien ROBERT
283. Le Vendredi saint de l'Eglise d'Espagne	Secrétariat des C. M. Abbé Lucien BEAUREGARD Jean-Baptiste CLOUTIER
284. La Coopération économique	E. S. P.
285. Le Syndicalisme national catholique	Abbé Georges CÔTÉ
286. La Malaisance du capitalisme actuel	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
287. L'Action catholique au Canada	Nos EVÊQUES
288. Le Problème rural	P. Richard ARÈS, S. J.
289-290. Catéchisme de l'organisation corporative	S. S. LÉON XIII
291. Encyclique « Libertas praestantissimum »	Jean FILION
292. Jeunesse et politique	P. Gabriel LA RUE, S. J.
293. Pour que vive notre français	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
294. L'Action catholique et les religieuses	P. Richard ARÈS, S. J.
295. Petit Catéchisme d'éducation syndicale	Olivier ASSELINE
296. L'Industrie dans l'économie du Canada français	Mgr DESRANLEAU
297. Pour un ordre nouveau	Cardinal VILLENEUVE Mgr John T. MCNICOLAS
298. Mentalité communiste	Nos EVÊQUES
299. Lettre pastorale collective sur la tempérance	Mgr Wilfrid LEBON
300. La Nationalisation des entreprises	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
301-302. Le Comité paroissial	Edouard LAURENT
303. Une enquête sur le communisme à Québec	François-Xavier BOUDREAU
304. Un pays qui a ruralisé son enseignement primaire	S. Exc. Mgr CARTON DE WIART
305. L'Eglise et les grands problèmes de l'heure présente	Maximilien CARON
306. La Corporation professionnelle	E. S. P.
307. La législation anticommuniste dans le monde	S. S. PIE XII
308. La Paix	R. P. Joseph LEDIT, S. J.
309. L'Espagne au sortir de la guerre	S. S. PIE XII
310. Lettre encyclique « Summi Pontificatus »	Dr Jean-Charles MILLER
311. Tempérance	F.-A. ANGERS, L.-M. GOUIN, E. GIBEAU, M. CARON, R. ARÈS, S. J.
312. Vers un ordre nouveau par l'organisation corporative	Paul-Henri GUIMONT
313. La Canalisation du Saint-Laurent	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
314. Notre reñement économique	Episcopat américain
315. L'Eglise et l'ordre social	S. Exc. Mgr Anastase FORGET
316. Notre dimanche chrétien	R. P. Emile BOUVIER, S. J.
317. Le Samaritanisme moderne ou Service social	R. P. Joseph LEDIT, S. J.
318. Radicalisme moderne	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
319-320. La Jeunesse et l'Action catholique	R. P. Arthur CARON, O. M. I.
321. Le Racisme	Jean GUIRAUD
322. Les Jésuites	Abbé Paul-Emile GOSSELIN
323. L'Education nationale	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
324. Les Religieux et l'Action catholique	E. S. P.
325. La Reconstruction de la France	S. S. PIE XII
326. La Communion des saints	Georges PERNOT
327. La situation démographique de la France	Nos EVÊQUES
328. La Restauration sociale	S. S. PIE XII
329. Les bases d'une paix juste	E. S. P.
330. Causeries sur les encycliques	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
331. L'Esprit de l'Action catholique d'après Pie XII	R. P. Joseph LEDIT, S. J.
332. Par delà les guerres	
333. N. B. — Les numéros omis sont épuisés.	

(Abonnement: \$1.50 par an)

L'École Sociale Populaire laisse à chacun de ses collaborateurs
la responsabilité de ses écrits.

93075